

MARIA GRUND

# LA FILLE-RENARD

Traduit du suédois par Cecilia Klintebäck

LA BÊTE NOIRE  
Robert Laffont

Titre original : DÖDSSYNDEN

© Maria Grund, 2020 Modernista Group AB, 2020 Stockholm, Sweden  
Published in the French language by arrangement with Partners in  
Stories, Sweden and Nordik Literary Agency, France.

Édition originale : 9789177819455

Traduction française : © Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2023

---

ISSN 2431-6385

ISBN 978-2-221-25118-8

Dépôt légal : janvier 2023

Éditions Robert Laffont – 92, avenue de France, 75013 Paris

*La brume l'a englouti. La mousse épaisse du sous-bois facilite son avancée, lui permettant d'oublier les ronces qui lui déchirent la peau et les branches qui cherchent à atteindre ses yeux et à s'entremêler dans ses cheveux. Ses jambes et ses pieds nus sont engourdis par le froid. Sans l'épaisseur de son caleçon, les jeunes rameaux qui le fouettent au passage l'auraient déjà fait tomber depuis longtemps.*

*Il accélère encore la cadence entre les chablis et la jungle des pins et des frênes en décomposition. Il se précipite vers l'avant aussi vite qu'il le peut, son cœur battant la chamade, si fort qu'il en occulte la douleur et les voix qui le poursuivent dans l'obscurité.*

*Sans le trou qui s'ouvre brusquement sous ses pieds et lui attrape la jambe, le projetant au sol, il aurait peut-être réussi à s'échapper. Mais quand il s'étale par terre les bras en croix, que sa tête heurte la mousse d'un rocher et que ses yeux se révoltent, il les entend approcher :*

*« Mort au loup, mort au loup, mort au loup... »*



## 1.

---

**S**anna Berling scrute la pièce vide, ravagée par le feu. La lumière qui entre par les fenêtres poussiéreuses, recouvertes d'une fine couche de sel, est sale et brunâtre. L'odeur de fumée, mélangée à celle de la moisissure, lui assaille la gorge. La pièce lui semble de plus en plus obscure à chaque visite, peut-être à cause des arbres touffus laissés à l'abandon au-dehors ; ou alors, c'est une illusion due à l'épuisement.

Elle passe ses doigts sur un des murs noircis ; sous la suie, on aperçoit encore le papier peint élimé d'une chambre d'enfant. Elle ferme les yeux et laisse sa main courir le long du mur en direction de la porte. Comme à chaque fois, elle s'arrête devant l'inscription gravée dans le bois. Ses doigts tracent le contour d'une écriture enfantine : FUIS.

Lorsqu'elle franchit la porte d'entrée à double battant, une nuée d'oiseaux s'élève du vieil arbre de la cour. Ils secouent l'air de leurs battements d'ailes, comme pour esquiver un orage.

Devant elle s'étend un paysage désolé. Toute cette partie de l'île – les champs aux alentours et les prairies qui descendent jusqu'à la route, l'église et la côte – est déserte. Son portable sonne. Elle décroche.

— J'y suis, là, répond-elle. Dis non. Je ne vends pas. Pas encore.

Son interlocuteur proteste avec véhémence, mais elle reste de marbre. Elle regagne sa voiture, une Saab noire. En s'éloignant, elle voit les fenêtres aveugles et ravagées de la propriété la suivre dans son rétroviseur.

À la radio, elle entend un membre du conseil régional s'exprimer :

« Les restrictions et les mesures drastiques de ces dernières années nous placent face à des défis sociaux qui menacent notre confort de bien des façons. Et malgré cela, elles n'ont pas réussi à redresser notre budget... Nous devons tous travailler de concert afin de réaliser encore davantage d'économies sans pour autant être contraints de supprimer plus de centres d'accueil, d'institutions ou d'autres activités essentielles pour la foule sans cesse croissante des personnes exclues et vulnérables... »

Elle éteint la radio, allume son vieux lecteur CD et appuie sur l'accélérateur. Le morceau *Rabbia Fuori Controllo* de Robert Johnson and Punchdrunks s'échappe des baffles à plein volume tandis qu'elle dépasse plusieurs fermes et maisons isolées. Les champs, les prairies et les forêts défilent. Elle atteint la petite agglomération de l'île, puis se dirige vers la zone industrielle. Là, le paysage qui l'attend est composé de bitume craquelé et de containers éparpillés le long de hautes palissades entourées de barbelés.

Un jeune homme vêtu d'une robe-chemisier avec un col énorme, des manches bouffantes et des épaulettes gigantesques boitille devant les feux de signalisation. Il lui manque

un sourcil et, pour le remplacer, il en a dessiné un au stylo-feutre, mais trop haut sur son front. Ses sandales en plastique sont sales et chaque fois qu'il pose son pied droit par terre, il sursaute comme un chien blessé. En l'apercevant, il semble se détendre : il l'a reconnue. Elle ralentit, attrape un gilet en laine sur la banquette arrière, baisse la vitre et le lui lance. Il s'empresse de le revêtir tout en murmurant quelque chose, peut-être un merci.

Elle emprunte une route de campagne, puis dépasse un champ plein de caravanes et de tentes. Lorsqu'elle tourne à droite devant le panneau GARAGES ET GARDE-MEUBLES, si abîmé qu'il en devient illisible, un chien aboie dans l'obscurité.

La porte du garage grince en raclant contre la dalle en béton. Elle allume une lampe dans un coin, projetant une lumière douce sur son lit de camp, sa couverture et son oreiller. Le plafond est plus bas au niveau du lit. Elle a garé sa Saab un peu de travers et laissé les clés sur le contact.

Elle abandonne quelques factures et des pubs sur une chaise, fait glisser son court manteau de laine noire à ses pieds avant d'enlever son pantalon, puis elle se met un casque antibruit éraflé.

Elle dépose les clés du garage et son badge de police sur la table de camping, qu'elle utilise en guise de table de chevet. Les objets produisent un son métallique en heurtant un miroir de poche rond estampillé ERIK. Elle attrape ensuite des pilules violettes, en prend trois et les jette au fond de sa gorge.

Quand elle s'allonge sur son lit de fortune, son regard est déjà embrumé et absent.

— J'arrive, murmure-t-elle, en tournant le dos à l'obscurité.

Quand Eir Pedersen franchit le pas de la porte, le carillon de la modeste pharmacie de garde retentit avec un son clair et distinct. Elle avance rapidement, un peu penchée vers l'avant, comme si elle était prête à bondir, avec une certaine intensité dans son regard aiguisé. Lorsqu'elle glisse la main dans la poche intérieure de son blouson en cuir ajusté, elle remarque que la pharmacienne l'observe discrètement, un brin anxieuse. Eir reconnaît ce regard, elle en a l'habitude. Elle est presque sûre que la femme en blouse blanche a déjà posé un doigt sur le bouton de l'alarme. Elle pourrait la rassurer d'un mot, cependant, elle n'en a pas le courage. Au lieu de cela, elle dispose deux cartes d'identité sur le comptoir et appuie son index sur la première d'entre elles.

— Il y a une ordonnance à son nom pour des pilules et des flacons. Ce sont les flacons que je veux.

La pharmacienne scrute les cartes d'identité, puis pianote sur son clavier d'ordinateur, tout en observant Eir en douce.

— Vous ne trouvez pas ? demande Eir. Il y a un problème ? Parce que, dans ce cas, vous n'avez qu'à appeler...

— Non, non, il n'y a pas de problème, répond la femme un peu trop vite avant de disparaître à l'arrière de la boutique.

Eir regarde autour d'elle. Tout est bien rangé dans le local. Le sol dallé est tout propre et luisant. La lumière est plus douce que d'habitude. Les pharmacies qu'elle connaît, sur le continent, ressemblent à de gros containers avec un éclairage froid et des étagères pleines à craquer. Celle-ci a un faux air de magasin de bonbons à l'ancienne.

— Voilà, dit la pharmacienne, interrompant ses pensées. Vous avez besoin de quelque chose d'autre ? Elle glisse une bouteille de méthadone dans un sac plastique, qu'elle tend à Eir.

Eir observe le montant affiché sur la caisse enregistreuse avant de payer.

— Est-ce qu'il y a un chemin plus court que celui qui passe à côté de l'hippodrome, pour aller jusqu'à Korsparken ?

— À *Korsgården*, vous voulez dire ? corrige la pharmacienne.

— Oui, c'est ça.

— En arrivant sur la place, descendez tout droit. Une fois la muraille derrière vous, suivez la rue principale, puis traversez le terrain de sport au niveau de l'ancienne patinoire.

— OK, merci.

Eir se dirige vers la sortie.

— Mais à votre place, à cette heure-ci, je suivrais plutôt la route de l'hippodrome, ajoute la pharmacienne, avant qu'elle ne franchisse la porte.

Dans l'obscurité automnale, le silence règne sur la bourgade, entourée de sa muraille. Ses allées pentues s'enroulent comme des serpents vers la place centrale. Les pavés luisent d'humidité et quelques feuilles éparses s'accrochent encore à des rosiers arborescents.

Il commence à pleuvoir. Eir a toujours aimé les intempéries : elle les trouve libératrices, apaisantes. Elles lui procurent un bien-être. Cette fois, cependant, il ne tombe que quelques gouttes.

À peine passé le mur, la ville change de visage. Il y a de plus en plus de boutiques barricadées, d'épaves de voitures et de panneaux de signalisation tagués, et, peu à peu, les rues se vident. Eir dépasse des travaux routiers à moitié entamés et un terrain de sport, avant d'atteindre une zone à l'abandon composée de vieilles maisons mitoyennes et d'immeubles bas comme empilés les uns sur les autres. Les poubelles débordent, des meubles de jardin abandonnés gisent çà et là.

Un peu plus loin dans la rue, deux adolescentes sont en train de taguer la porte d'un garage.

L'une d'elles lève les yeux à son approche, avant de retourner à son œuvre avec indifférence. Elles ont marqué CRÈVE en grosses lettres rose fluo sur la porte.

— Vous habitez ici ? leur demande Eir avec calme.

— Quoi ? répond la fille.

Elle a des cheveux noirs ondulés, de grosses boucles d'oreilles rondes, et une tête de mort tatouée sur la gorge.

Eir glisse le sac avec la bouteille de méthadone dans sa poche intérieure avant de refermer son blouson.

— C'est *votre* garage ? s'enquiert-elle ensuite.

Les filles échangent un regard, jaugeant la situation.

— Oui, c'est *notre* garage, répond l'une d'elles.

Eir sort son portable, mais la batterie rend l'âme aussitôt. Elle soupire.

— Donc, si je sonne à la porte de la maison derrière vous, c'est votre mère qui va m'ouvrir ?

La seconde fille, maigre et musclée, a le crâne rasé et un gros dragon orne la manche de son sweat-shirt. Elle se glisse derrière Eir. Du coin de l'œil, cette dernière la voit dissimuler un couteau avec son poignet.

— Oublie ça, si tu veux pas te faire défoncer, putain de..., vocifère-t-elle en se rapprochant.

Eir l'interrompt d'un coup de coude en plein visage. La fille recule en titubant et laisse tomber son couteau pour se saisir le nez. Son acolyte à la tête de mort se jette alors sur Eir et la tire en arrière. Celle-ci reçoit un coup sur la bouche, mais attrape le bras de la fille et la projette à terre tellement fort que son crâne vient heurter le rebord du trottoir.

— Tu as cassé mon putain de nez..., grogne la fille au dragon de l'autre côté de la rue.

Eir se retourne pour la voir appuyer son sweat-shirt sur son visage, penchée en avant.

— T'es malade, putain..., gémit-elle.

Eir l'attrape durement par le bras et la tire vers le trottoir quand la fille à la tête de mort accourt, en faisant des moulinets avec sa bombe de peinture, pour lui sauter dessus encore une fois. Eir plonge pour l'éviter et réussit à attraper une poignée de ses cheveux. L'autre en profite pour récupérer son couteau, mais elle l'agrippe par le poignet. Le couteau tombe à terre et Eir l'envoie valser sous une voiture d'un coup de pied.

Alors qu'elle traîne la fille au dragon par terre jusqu'à la porte du garage, elle remarque que quelqu'un les observe. Une jeune fille du même âge que les deux autres se tient à la fenêtre de la maison qui jouxte le garage. La lumière s'allume, et une femme plus âgée vêtue d'un peignoir fait son apparition.

La femme écarte la jeune fille du bras tout en composant un numéro sur son portable. Les mouvements de ses lèvres laissent deviner qu'elle est en train de parler à un agent de police. Elle regarde fixement la rue avec anxiété.

Eir se redresse, prend une profonde inspiration et tente de retrouver son calme. Elle essuie le sang sur sa lèvre fendue, enfonce ses mains dans ses poches et continue sa route.